



✓ « Cette exposition se veut une célébration de la mode africaine. Nous avons voulu mettre en avant l'abondance de cette scène et son incroyable diversité », explique la curatrice Elisabeth Murray.

↓ Les pionniers sont à l'honneur, avec notamment les créations du Malien Chris Seydou, dont les tailleurs sont empreints d'une rare modernité.



PHOTOS: KADARA ENYESAI, NABIL ZORKOT, PETER KELLEHER

Patchwork d'Afrique

L'exposition « Africa Fashion », qui se tient jusqu'à mi-avril au Victoria and Albert Museum de Londres, se penche sur l'incroyable diversité des stylistes africains. Elle évite les écueils liés à une vision eurocentriste du continent, mais suscite le débat

par Julie Zaugg

Avec ses murs rose pâle, ses néons multicolores et sa musique tropicalisante, la rotonde du Victoria and Albert Museum de Londres pourrait aisément être confondue avec une discothèque dans le Lagos des années 1980. Ce décor sert en fait d'écrin à la première exposition dédiée à la mode africaine par la vénérable institution fondée en 1852. Quelque 45 créateurs issus de 20 pays y sont représentés. Une large place est consacrée aux designers contemporains, dont les créations sont exposées sur des mannequins coiffés de nœuds bantous et de tresses africaines, aux traits inspirés par la modèle sud-soudanaise Adhel Bol.

Le mélange des genres réalisés par ces alchimistes de la mode y règne en maître. On passe aisément de la saharienne ornée des

outils divinatoires d'un guérisseur traditionnel (jarrets de chèvre, sifflet de policier, dés) du Sud-Africain Thebe Magugu aux tuniques en mohair - une matière traditionnellement fabriquée en Afrique à partir de la laine d'une chèvre angora - sur pantalons dorés de son compatriote Lukhanyo Mdingi, en passant par la basket-babouche monogrammée du Marocain Hassan Hajjaj.

Parfois, le commentaire est ouvertement politique, comme chez la Sud-Africaine Sindiso Khumalo, dont le tailleur-jupe en courtpointe évoque les écredons colorés que les membres de l'Underground Railroad - le réseau d'entraide qui aidait les esclaves à s'échapper des plantations du sud des Etats-Unis - suspendaient devant chez eux.

Ailleurs, on joue avec les codes du genre, comme avec ce complet pour homme rose iridescent à pattes d'ef de la marque sud-africaine Nao Serati ou cette robe masculine translucide au motif zèbre arc-en-ciel de son homologue Rich Mnisi. D'autres ont adopté une posture féroce féministe,

comme l'Ivoirienne Loza Maléombho, dont l'ensemble composé de shorts reliés à des chaps par des boucles dorées réinterprète les parures des guerrières Akan, une tribu matrilineaire du Ghana.

Première européenne

« Cette exposition se veut une célébration de la mode africaine, note Elisabeth Murray, l'une de ses curatrices. Nous avons voulu mettre en avant l'abondance de cette scène et son incroyable diversité. » Longtemps ignorée, confinée aux collections d'ethnographie ou que des créateurs occidentaux en quête de motifs « ethniques » se sont appropriée, la mode de ce continent de 1,3 milliard d'habitants n'avait jusqu'ici jamais été montrée dans un musée européen dans le cadre d'une exposition de cette ampleur.

Aude Fellay, qui vit à Londres et enseigne la théorie de la mode à la HEAD - Genève (Haute Ecole d'art et design), y voit « un modèle de démarche curatoriale ». Les créateurs ont été consultés en amont →

→ Les textiles occupent une place de choix. « Ils sont à l'Africain ce que les monuments sont aux Occidentaux », selon le sculpteur ghanéen El Anatsui.



quant à la présentation de leurs pièces, ce qui témoigne d'une «bienveillance à l'égard des voix des personnes dont le travail est exposé», note-t-elle. Un consortium d'artistes, d'académiciens et d'écrivains issus du continent et de la diaspora africaine a en outre été constitué pour donner son avis sur le contenu de l'exposition.

«Ces démarches témoignent d'une réflexion de fond menée par l'institution autour de l'eurocentrisme de ses collections et de son héritage colonial», juge Aude Fellay. Plusieurs des pièces détenues par le musée ont été dérobées lors des campagnes militaires britanniques du XIXe siècle, à l'image des «trésors de Magdala», une collection d'objets éthiopiens en or.

L'exposition comporte en outre «une profondeur historique» qui évite de donner l'impression que la mode africaine vient d'émerger, comme pourrait le laisser croire

dédiées à cette industrie et introduit des politiques protectionnistes pour empêcher l'importation de textiles étrangers et favoriser la production domestique.»

L'exposition raconte ainsi comment le premier ministre ghanéen Kwame Nkrumah a choisi de se draper dans un tissu traditionnel Kente pour déclarer l'indépendance de son pays en 1957. Elle montre aussi les textiles ornés de photos de Nelson Mandela ou de slogans revendiquant la fin du colonialisme produits à l'époque, ainsi que les saisissantes photos noir-blanc de Rachidi Bissirou, Sanlé Sory et Seydou Keïta documentant l'émergence d'une culture adolescente mâtinée de dandysme dans les capitales africaines des années 1960 et 1970.

Une large place est faite aux textiles, qui «sont à l'Africain ce que les monuments sont aux Occidentaux», selon les mots du sculpteur ghanéen El Anatsui. On y apprend les origines du Kente, ce tissu-patchwork ghanéen dont les motifs portent des noms comme «L'argent c'est du sang» ou «J'ai fait de mon mieux». On

l'African Fashion Research Institute (AFRI), basé dans la ville du Cap. Cela ne permet de raconter qu'une infime portion de l'histoire de la mode africaine.»

Il dénonce aussi le peu d'attention porté aux pratiques datant de l'ère pré-coloniale. Il aurait aimé que l'exposition s'attarde par exemple sur les tissus ougandais à base d'écorce ou les cuirs utilisés par certaines tribus. «D'un point de vue africain, la distinction entre l'avant- et l'après-colonisation n'est pas aussi marquée que dans l'esprit des Européens», glisse-t-il.

Il reconnaît toutefois qu'une identité panafricaine a commencé à émerger parmi les créateurs de mode du continent, portée par les réseaux sociaux et l'e-commerce qui leur permettent d'échanger des idées et de vendre leurs créations par-delà les frontières nationales. «Nous n'avons jamais eu pour prétention de représenter toute la diversité du continent en une seule exposition, rétorque Elisabeth Murray. Il s'agit davantage d'en fournir un avant-goût, qui donne envie d'en découvrir davantage.»

Erica de Greef, autre cofondatrice de l'AFRI, déplore pour sa part «une trop grande insistance sur les motifs ethniques et les couleurs vives, qui renforcent l'imagerie coloniale de la mode africaine, fondée sur une forme de primitivisme». Elle rappelle que certains des tissus présentés comme «africains» - notamment ceux ornés d'impressions à la cire - sont en fait des variations du batik indonésien introduit en Afrique de l'Ouest par des marchands britanniques.

A l'étage de l'exposition, une section consacrée au minimalisme africain dément toutefois cette notion. On y trouve les créations monocolores de la marque Moshions, comme ce complet bleu pâle recouvert d'une pièce drapée sur l'épaule, évoquant les costumes cérémoniels de la royauté rwandaise ou ce gilet en laine noire orné d'un discret motif géométrique inspiré par l'art rwandais Imigongo. «Plutôt que d'être perpétués, les stéréotypes sont ici reconnus et déconstruits», conclut Aude Fellay. ●

«Africa Fashion», Victoria and Albert Museum, Londres, jusqu'au 16 avril.



le succès récent de certains jeunes créateurs, dont le Nigérian Kenneth Ize, finaliste du prix LVMH en 2019, ou le Sud-Africain Lukhanyo Mdingi, lauréat du Prix LVMH Karl Lagerfeld en 2021, souligne la Valaisanne.

Place aux textiles

Un étage entier de l'exposition est consacré à l'émergence de l'industrie de la mode sur le continent dans le sillage des mouvements d'indépendance des années 1950 et 1960. «Cette période a été incroyablement fertile sur le plan culturel, relève Elisabeth Murray. Conscients du potentiel de la mode pour affirmer leur nouvelle identité nationale, mais aussi en tant que source de revenus, de nombreux Etats africains ont créé des écoles

admire des élégants carrés d'Adire, un tissu indigo à motifs géométriques blancs produits par les Yorubas au Nigeria. On s'émerveille devant l'ingéniosité du Bogolanfini, un coton teint avec de la boue fermentée inventé il y a 800 ans au Mali.

On découvre aussi avec bonheur les créations des pionniers de la mode africaine que sont la Nigériane Shade Thomas-Fahm, dont les robes contemporaines en tissu traditionnel ont habillé l'élite du Lagos des années 1960, le Nigérian Alphadi, dont les corsages ornés de disques métalliques rendent hommage à ses origines touareg, le Ghanéen Kofi Ansah, dont les vestes en Adire font référence à la fois au kimono et au boubou, ou encore le Malien Chris Seydou, dont les tailleurs en Bogolanfini recèlent une étonnante modernité.

Avant-goût de polémique

Malgré sa subtilité, l'exposition n'a pas manqué d'attirer certaines critiques. Son titre, notamment, «Africa Fashion», est jugé réducteur. «On ne peut pas mettre toutes les cultures et les langues du continent derrière ce seul terme, juge Lesiba Mabitsela, le cofondateur de